

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# L'ECHO

DU

## CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Janvier 1864.

No. 2.

SOMMAIRE.—Chronique.—Un souvenir; l'Épiphanie et le gâteau des Rois.—Preuve mathématique et vraiment curieuse de la récente apparition de l'homme sur la terre.—Statistique.—Armées Européennes.—Population des États-Unis.—Industrie; nouveau système d'éclairage, par Léon Foucault.—Voyage de Jacques-Cartier (Ésquisse Canadienne), par un collaborateur de l'*Echo*.—Les Deux Destinées (poésie), par Madame Heimanee Lesguillon.—Le travail et la paresse (Nouvelle), par Mme. la Comtesse de Bassanville.—Un beau jour de la vie de Lablache.—Variétés.

### CHRONIQUE.

La distribution de notre précédent numéro a pris un peu plus de temps qu'à l'ordinaire à cause de la confection de nouvelles listes d'abonnés. Nous croyons cependant que tous nos anciens souscripteurs et tous ceux qui ont bien voulu le devenir depuis le commencement de l'année ont été servis. Néanmoins, si quelques personnes avaient été involontairement oubliées, nous serions heureux d'être avertis et de réparer notre erreur au plus tôt.

Depuis la fondation de l'*Echo*, plusieurs publications nouvelles ont surgi dans différentes parties du pays. Nous aimons à signaler entre toutes les autres *Les Soirées Canadiennes*, *le Foyer Canadien*, *la Gazette des Campagnes* et *la Semaine*, qui paraissent périodiquement. Nous voudrions que ces précieux recueils fussent entre les mains de tous. Nul doute qu'ils ne soient très-propres à faire honneur à la race française en Amérique et à produire un très-grand bien parmi notre population.

A ceux qui aiment la musique nous recommandons tout spécialement "Les Beaux Arts," où nous remarquons un goût exquis et un soin dignes du plus grand encouragement.

Nous faisons des vœux bien sincères pour la réussite de toutes ces utiles publications, ainsi que pour le succès de la *Revue Canadienne*, dont nous avons reçu le prospectus. Si nous ajoutons à cette

énumération le *Journal de l'Instruction Publique*, si bien rédigé, et plus ancien, nous avons raison de nous féliciter des progrès que nous faisons dans la bonne voie.

Mais ces revues et ces journaux ne sont pas les seules productions que nous ayons à mentionner. Nous avons reçu dernièrement un ouvrage que nous jugeons être de la plus haute portée et de la plus haute importance. Ce livre est destiné à faire un bien considérable et contient des données d'un prix incalculable pour le Bas-Canada. Nos lecteurs ne seront pas surpris de ce que nous venons de dire en sachant que nous voulons parler des "*Études sur les développements de la Colonisation du Bas-Canada depuis dix ans (1851-1861)*, constatant les progrès des défrichements, de l'ouverture des chemins de colonisation et des développements de la population Canadienne-Française, par M. Stanislas Drapeau. Pour nous, nous conseillons à tous ceux qui s'occupent des matières traitées dans ce livre (et tous les Canadiens-Français devraient s'en occuper) de se le procurer au plus tôt et de l'étudier avec la plus grande attention. En même temps nous devons exprimer l'espoir que l'auteur complète son œuvre en résumant dans un autre volume les statistiques et l'histoire de la colonisation depuis 1861.

M. Arthur Dansereau, étudiant en droit, de Montréal, et l'un des membres du Cercle Littéraire, vient aussi de publier une brochure intitulée: "*Annales historiques du Collège de l'Assomption*," et contenant l'histoire de cette institution depuis sa fondation jusqu'à l'année 1839.

Nous annonçons, avec plaisir, que le Cabinet de Lecture Paroissial sera bientôt ouvert au public et que plusieurs personnes distinguées ont promis d'y donner des lectures. Entr'autres noms, nous mentionnons ceux de MM. Désaulniers, professeur

au collège de St. Hyacinthe, D. Senécal, avocat, Giband, prêtre, de Montigny, C. Boucher et Smith. Le Cercle Littéraire doit aussi faire les frais d'une séance publique.

Les journaux reçus d'Europe sont tous remplis de spéculations sur le congrès des puissances européennes convoqué par Napoléon III. Aura-t-il lieu, ou bien le refus de l'Angleterre d'y prendre part et les embarras suscités par quelques autres nations feront-ils manquer ce projet ? Telles sont les questions que les journalistes discutent en ce moment. Le fait est qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible, de prévoir l'avenir de cette combinaison d'un nouveau genre et de pouvoir préciser le résultat final de cette grande lutte politique. Dans tous les cas, la rédaction de l'*Echo* ne se sent pas la force de trancher le nœud gordien de la difficulté, et, par conséquent, nous le laisserons se démêler comme il pourra.

Les chambres françaises sont actuellement en session. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant un extrait d'un discours de M. le baron Ch. Dupin, sur l'adresse. Ce discours a été prononcé dans la séance du sénat, tenue le 6 décembre dernier. La partie que nous transcrivons ici concerne la société de St. Vincent de Paul, si maltraitée par le gouvernement français, il y a quelque temps. M. Dupin, après avoir fait remarquer "le prudent et sage parti qu'a su tirer l'orateur (le ministre d'état, qui avait parlé la veille,) d'une allusion à ces insectes qui ruinent grain par grain les édifices les plus solides," dit :

"Aussi devons-nous chercher à soutenir toutes les bonnes institutions qui peuvent servir de défense et de base au grand mouvement de l'Etat.

"C'est dans cette pensée de conservation que je viens défendre ici une institution moderne qui s'est proposé, il y a trente ans, par une charité puissante, de rapprocher les classes supérieures des classes inférieures, et dont le succès est admirable. Eh bien ! ce qu'on aurait peine à concevoir, c'est que l'administration précédente ait attaqué cette institution dans ses parties vitales ; elle a frappé d'interdiction les hommes éminents qui en étaient les propagateurs et les apôtres, elle a proscrit leur charité et l'intervention libre et gratuite dans les œuvres de bienfaisance.

Je ne demande aucune explication ; je me contente d'adresser une humble et vive prière aux hommes du gouvernement. Qu'ils rendent la liberté à la charité chrétienne. Que les fondateurs de l'institution puissent reprendre librement leur honorable rôle. Ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est qu'ils sont les promoteurs heureux de l'œuvre

nouvelle chez toutes les nations de la terre, monarchies, empires ou républiques ; on les trouve partout, excepté en France. Il est digne de l'administration actuelle de rendre sa liberté, son indépendance à la société des conférences de Saint-Vincent de Paul.

"On se demande la raison d'être de la nouvelle administration, et quels actes dignes d'éloges recommandent et justifient sa création : la mesure que je réclame est une des plus honorables et des plus populaires qui recommanderaient à la France le ministre actuel. Je vois au banc des commissaires du gouvernement des cœurs généreux qui entendront ma voix. S'il y a un ministre capable de me comprendre, c'est le ministre actuel de l'intérieur ; il n'est pas de la religion de Saint-Vincent de Paul, mais c'est un ami de la liberté et de l'humanité ; c'est un cœur généreux. Il a tout ce qu'il faut pour me comprendre et pour opérer la restitution de la liberté bienfaisante que je réclame en ce moment."

L'on craint un conflit entre le Danemark et les puissances allemandes à propos de la souveraineté de certains duchés et principalement du Holstein. Ces états sont actuellement occupés par les troupes Danoises ; mais plusieurs corps d'armée allemands ont reçu ordre d'en prendre possession.

L'Archiduc Maximilien d'Autriche est sur le point de renoncer définitivement au trône du Mexique. Il paraît qu'il a posé comme une condition *sine qua non* de son acceptation la reconnaissance du nouvel empire américain par le gouvernement de Washington et que celui-ci a déclaré formellement qu'il ne tolérerait pas en Amérique, près de lui, l'établissement d'une monarchie. L'Empereur Napoléon III cherche, dit-on, un nouveau souverain. S'il ne pouvait trouver ce qu'il lui faut en Europe, il est probable qu'il rencontrerait de ce côté de l'Atlantique plusieurs sujets disposés à cesser de l'être à tout risque, même avec le portrait d'Abraham Lincoln devant leurs yeux.

Un manifeste révolutionnaire, attribué au trop célèbre Kossuth, a été placardé sur les murailles des principales villes de la Hongrie. Le gouvernement Autrichien a l'œil sur les perturbateurs et il se prépare à réprimer toute tentative de révolte.

Les derniers courriers et télégrammes de l'Inde apportent des nouvelles de plusieurs combats entre les indigènes et les anglais, dans lesquels ceux-ci ont éprouvé des pertes sérieuses. Le général anglais Nevil Chamberlain a été blessé et obligé de se démettre du commandement des troupes.

En Angleterre, on attend avec impatience de plus amples détails.

La nouvelle de la mort de Lord Elgin, gouverneur-général des Indes, se trouve confirmée. C'est une perte douloureuse et regrettable ; cet homme d'état était l'un des plus nobles et des plus éminents. Les Canadiens-Français conserveront longtemps son souvenir ; car il fut leur ami véritable, et, toujours, il les traita avec justice et avec bonté. "George Charles Constantin Bruce," dit le *Courrier du Canada*, "huitième comte d'Elgin, qui vient de mourir le 20 novembre à Calcutta, était né à Londres en 1811. Fils aîné du fameux ambassadeur auquel le British Museum doit la collection des marbres d'Elgin, il étudia à Oxford et à Merton, fut envoyé au parlement par Southampton en août 1841, et trois mois plus tard, à la mort de son père, il lui succéda aux honneurs de la pairie. Nommé gouverneur-général de la Jamaïque en mars 1842, il fut chargé des mêmes fonctions au Canada en septembre 1846. Il revint en Angleterre en 1854 comme lord-lieutenant de Fifeshire. Administrateur estimé, il ne tarda pas à être mis à l'épreuve comme diplomate. En mars 1857, il fut envoyé comme plénipotentiaire en Chine, il y négocia les importants traités de 1858. Devenu en 1859 directeur général des postes, il reçut presque aussitôt une seconde mission pour la Chine et prit part à la campagne de 1860, qui se termina par le traité de Pékin. Il avait été nommé gouverneur des Indes en janvier 1862, en remplacement de Lord Canning, auquel il avait succédé le 12 mars." Sir John Lawrence le remplace comme gouverneur des Indes.

Au Mexique, les Français avancent lentement mais sûrement, et ne rencontrent aucune résistance. Les guérillas, dont on parlait tant, n'existent plus.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un article biographique de Mgr. Hughes, archevêque de New-York, qui vient de mourir.

## UN SOUVENIR.

### L'ÉPIPHANIE ET LE GÂTEAU DES ROIS.

Il n'en est point des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme, et l'on n'est point obligé de se livrer à mille désordres pour honorer de fausses divinités. Tout est essentiellement moral dans les solennités de la religion, tout y porte au bien et à la vertu, à l'amour de Dieu et à l'amour des hommes. La fête que l'église vient de célébrer et l'usage du Gâteau

qui s'y rattache sont la preuve de ce que j'avance.

Ce souvenir du bon vieux temps n'a point d'autre but, ce semble, que de rappeler au riche le devoir de l'aumône, en lui rappelant, au milieu des glaces de l'hiver, que s'il a feu dans sa maison, il y a de ses frères qui souffrent des rigueurs cruelles du froid, et que s'il a table et plaisirs en abondance, il y a, sous de misérables toits, de pauvres mères entourées de petits enfants affamés qui demandent du pain, et auxquels elle ne répond que par ses larmes, en cachant son visage de crainte de les voir mourir d'inanition ; et qu'enfin si Dieu l'a fait l'économe de ses biens, ce n'est pas pour qu'il se les réserve en entier, mais bien aussi pour qu'il en retire la *Part-Dieu* ou la *part des pauvres*.

Ces utiles leçons n'empêchent point que la religion ne mêle un peu de joie à ses fêtes, mais ces joies sont douces et paisibles et ne laissent après elles qu'un suave parfum de vertu.

"Les cœurs simples, dit l'immortel auteur du *Génie du christianisme*, ne se rappellent point, sans attendrissement, ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages.

"L'aïeul, retiré le reste de l'année au fond de son appartement, reparaisait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Les petits enfants qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajouissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent, une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée, les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine.

"Or le curé, présent à la fête, recevait pour la distribuer, avec d'autres secours, cette première part appelée la *part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs ; et la maison entière, nourrices, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

"Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière ; il n'y avait pas de laboureur, qui ne trouvât moyen d'accomplir ce jour-là le souhait du Béarnais.

(1) Et quelle succession de jours heureux ! Noël, le premier jour de l'an, la fête des Mages, les plaisirs qui précèdent la pénitence ! En ces temps-là, les fermiers renouvelaient leur bail, les ouvriers recevaient leur paiement ; c'était le moment des mariages, des présents, des charités, des visites ; le client voyait le juge, le juge le client ; les corps de métiers, les confréries, les prévôtés, les cours de justice, les universités, les mairies, s'assemblaient selon des usages gaulois et de vieilles cérémonies ; l'infirme et le pauvre étaient soulagés. L'obligation où l'on était de recevoir son voisin, à cette époque, faisait qu'on vivait bien avec lui le reste de l'année, et par ce moyen la paix et l'union régnaient dans la société."

Conservons les usages antiques de simplicité et de bienfaisance que nous ont légués les siècles de foi ; la Religion est la gardienne des peuples et ses fêtes sont des écoles de vertu.

**Preuve mathématique et vraiment cartésienne de la récente apparition de l'homme sur la terre.**

La population du globe s'élève actuellement à près d'un milliard trois cents millions, ainsi répartis :

Europe, .....	275,000,000
Asie,.....	755,000,000
Afrique,.....	200,000,000
Amérique,.....	60,000,000
Australie,.....	3,000,000
Total.....	1,293,000,000

En outre, d'après les statistiques les plus accréditées, l'augmentation annuelle de la population humaine est d'un deux-centième environ,  $\frac{1}{500}$ . Si, partant de ces données, on se demande combien il a fallu d'années pour qu'un couple unique, que nous supposons être Adam et Ève, ait pu produire le chiffre actuel de la population de la terre, il faudra, d'après la théorie bien connue des progressions, résoudre l'équation :

$$2 \left( 1 \times \frac{1}{500} \right)^x = 1,300,000,000,$$

x étant le nombre cherché d'années ; et l'on trouvera : x = 4,100 ans.

En tenant compte du déluge qui a brusquement arrêté la marche croissante de la population humaine, ce chiffre, 4,100, est vraiment extraordinaire. Ne nous arrêtons pas en si bon chemin.

Si nous admettons à priori que l'augmentation annuelle de la population de la terre est 0,00347 ou  $\frac{1}{288}$  environ, on trouvera :

$$2 \left( 1,00347 \right)^{5863} = 1,300,000,000.$$

Ainsi, en fixant à 5,863 l'âge de la race humaine, on

(1) Henri de Béarn, ou Henri IV, souhaitait de rendre son peuple assez heureux pour permettre au laboureur de mettre chaque dimanche, la poule au pot.

ne fait que poser une limite maximum ; car le chiffre 0,00347 est trop petit, même actuellement, et quoique la polygamie soit beaucoup plus restreinte : on peut donc énoncer comme certain la proposition suivante : Il est impossible que la création de l'homme remonte beaucoup au delà de 5,863 ans.

A ceux qui croient à la Sainte Ecriture et au déluge nous offrons un autre rapprochement tout à fait saisissant. Adoptons pour l'augmentation annuelle de la population le chiffre  $\frac{1}{227}$ , peu éloigné de celui qui représente l'accroissement actuel de la population en France, et rappelons-nous que l'an du monde 1556, Noé sortit de l'arche avec trois garçons et trois filles, on trouve :

$$7 \left( 1 \times \frac{1}{227} \right)^{4207} = 1,300,000,000,$$

c'est-à-dire qu'on retombe sur le chiffre net de la population de la terre. Si, en conservant ce même rapport  $\frac{1}{227}$ , on calcule le chiffre total des hommes qui ont vécu sur la terre depuis le déluge, on trouve ce chiffre énorme :

$$296,448,607,000,$$

ou à peu près 296 milliards. Pour se faire une idée de cette immense multitude, il suffira de constater que la France entière, en supposant 6 hommes dans chaque mètre carré, ne suffirait pas à la contenir. Elle s'est donc admirablement vérifiée la promesse faite par Dieu à Abraham : *Multiplicabo semen tuum sicut stellas caeli et sicut arenam quae est in litore maris.*

Faisons-le remarquer en terminant : Dans l'argumentation précédente (qui est de M. Faà de Bruno), il faut distinguer deux choses, les données numériques et la méthode. Les données numériques, la population totale du globe, le chiffre de son accroissement annuel, peuvent rester incertains, tout en différant peu des chiffres véritables ; mais il est absolument certain que le chiffre de cette population totale est un nombre fini, que son accroissement annuel est une fraction limitée, et que par conséquent, d'après les règles ou lois mathématiques des progressions, le nombre d'années nécessaire au développement de la population de la terre est lui-même fixé et très voisin de 6,000 ans. L'iniquité se ment donc à elle-même quand elle ose opposer les sciences humaines aux sciences divines !

**STATISTIQUE.**

La France donne la statistique suivante de la vie humaine :

On a calculé que le genre humain comprend aujourd'hui, en nombre rond, un milliard d'individus parlant, 3,064 langues connues : professant 1,100 religions distinctes.

On peut évaluer à 33 ans 6 mois, la durée de leur vie moyenne. Un quart des enfants décède avant leur septième année, et la moitié avant leur dix-septième. Sur 100 individus 6 atteignent l'âge de 60 ans et au-dessus. 1 sur 500 arrive à 80 ans. 1 sur 1000 seulement parvient jusqu'à 100 ans.

Sur le milliard d'individus vivants, 330 millions meurent chaque année, — 91,000 par jour, — 3,730 par heure, — 60 par minute ; et par conséquent 1 chaque seconde.

Ces 330 millions de décès sont plus que balancés par 412 millions et demi de naissances. L'excédant, soit

82 millions et demi, indique la proportion d'accroissement annuel du genre humain.

On a remarqué que naissances et décès sont plus fréquents pendant les heures de nuit, que pendant les heures de jour.

En comptant 1 mariage sur 120 individus de tout sexe et de tout âge, il se célèbre dans le monde entier 83,300,000 mariages annuellement.—On estime que dans toute population normale, ou régulièrement composée quant aux âges et au sexe, un quart des habitants est en état de porter les armes.

### Armées Européennes.

D'après un travail lu à la dernière séance de la Société Statistique de Paris, l'effectif moyen des armées entretenues en Europe, dans les trois dernières années, s'est élevé à 3,815,847 hommes, se subdivisant ainsi qu'il suit par État :

Allemagne, (moins l'Autriche et la Prusse),	178,576
Autriche,.....	467,211
Belgique,.....	40,415
Espagne,.....	120,600
Etats Romains,.....	8,845
France,.....	513,349
Grèce,.....	10,921
Hollande,.....	59,431
Italie, (Royaume d').....	314,285
Prusse,.....	214,482
Royaume Uni,.....	300,823
Russie,.....	1,000,285
Danemark,.....	50,000
Suède,.....	67,867
Norvège,.....	18,157
Turquie,.....	429,000
Roumanie,.....	20,000
Serbie,.....	2,500
Suisse,.....	(néant.)

### Population aux Etats-Unis.

D'après un document officiel récemment publié, la population des Etats-Unis d'Amérique du Nord et du Sud était, en 1860, de 31,445,080 habitants, ce qui donnait une augmentation de 8,250,000 sur le relevé de 1850, tandis que la population de 1790 s'élevait seulement à 3,929,827. La population d'aucun Etat n'a diminué; Vermont est resté presque stationnaire, mais l'Illinois a plus que doublé sa population pendant les dix dernières années.

Sur la population entière, 4,441,765 sont des personnes de couleur, et parmi elles 488,000 sont libres. L'excédant des hommes sur les femmes aux Etats-Unis est d'environ 730,000, et est principalement causé par l'arrivée, en plus grande quantité d'immigrants mâles d'Europe. L'affranchissement des esclaves paraît avoir été en augmentant en 1860 comparé à 1850, le nombre des affranchis ayant monté dans ces années respectivement à 3018, ou 1 par chaque 1309, contre 1467 ou un par chaque 2181. Le nombre des esclaves qui se sont échappés de chez leurs maîtres ne s'est élevé qu'à 803 en 1861 contre 1011 en 1860.—Globe.

### INDUSTRIE.

#### NOUVEAU SYSTÈME D'ÉCLAIRAGE, PAR LÉON FOUCAULT.

On lit dans *Les Mondes*: tous nos lecteurs savent les prodigieuses quantités d'huile de pétrole importées d'Amérique dans les ports européens; aujourd'hui, nous leur rendons compte d'une des applications les plus intelligentes et les plus utiles de ces huiles minérales. Cette application, appelée à prendre, dans un avenir prochain, un développement immense, permet de produire un éclairage en tout semblable à celui du gaz, participant des mêmes avantages sans en avoir les fâcheux inconvénients.

Bien qu'il n'y ait pas à penser, que le nouveau système en question arrive jamais à se substituer au gaz, on peut facilement prévoir qu'il est destiné à prendre une extension considérable. Il sera surtout utilisé dans les petites villes et agglomérations d'habitants qui n'ont pas et ne peuvent avoir d'usines à gaz, par la raison que le petit nombre des bees qu'elles auraient à alimenter serait loin de couvrir les frais de ces sortes d'entreprises. Par suite, tous les petits centres de populations sont privés de ce bienfait de notre civilisation. Il en est de même pour toutes les habitations isolées, châteaux, usines, etc.

Le système d'éclairage par les huiles minérales, dont nous allons donner la description succincte, vient combler cette lacune. Il permettra à tous d'avoir, à peu de frais et avec la plus grande facilité, une lumière aussi belle, aussi brillante, aussi commode que celle que fournit le gaz, beaucoup plus économique, exempte de tout danger d'explosion et se prêtant à toutes les exigences du luxe, quant aux appareils qui lui sont propres.

Rien n'est plus simple ni plus ingénieux.

« Ouvrir le couvercle d'un petit coffre en métal, y verser de l'huile de schiste ou de pétrole, convenablement épurée, peu ou beaucoup, selon la contenance, et cela une fois de temps en temps, tous les mois ou tous les trois mois même, selon le nombre des bees à alimenter, refermer ensuite ce couvercle et tourner un simple bouton, telle est la petite manœuvre qui permet d'éclairer un établissement quelconque.

« Comme pour le gaz, les lampes ou appareils sont fixes; ils sont, du reste, les mêmes, sauf une légère modification aux brûleurs. De petits tuyaux, courant le long des murs, les relient entre eux; ces tuyaux partent tous d'un même point, le coffre en métal dont nous parlions plus haut, et qui est le *Distributeur*.

Il n'y a pas ici de *circulation de retour*, comme dans les dispositions autrefois présentées par certains procédés. Ces systèmes diffèrent essentiellement. Quant à l'installation de celui dont nous nous occupons, elle est exactement la même que celle du gaz ordinaire.

Le *distributeur* où se dépose l'huile contient un mécanisme à pression qui la chasse dans les tuyaux, la fait circuler à tous les étages, dans toutes les pièces, et l'amène à la partie supérieure de chaque bec. Comme les *compteurs à gaz*, il se place indistinctement en contre-haut ou en contre-bas, à la cave comme au grenier.

L'objet qui mérite surtout une grande attention est un modeste petit *robinet* dont toutes les parties sont venues à la fonte, et qui fait fonction de *modérateur* ou plutôt de *régulateur*. Il a pour mission de laisser arriver l'huile proportionnellement à la consommation, tout

en s'opposant à la force du mécanisme du *distributeur*, qui tend constamment à lancer l'huile, sous forme de jet, en dehors de chaque bec.

Voilà le nouveau système: tout ouvrier appareilleur peut en faire l'installation; il n'aura qu'à substituer un *Distributeur* ou *compteur* ordinaire et à ajouter les *Régulateurs*; c'est là tout le changement.

Ce nouveau procédé est établi déjà sur divers points et ne tardera pas à être répandu; depuis plus de six mois, on le voit fonctionner chaque soir dans un des salons les plus fréquentés de Paris.

## Arrivée de Jacques-Cartier à Montréal 2 octobre 1535.

(ESQUISSE CANADIENNE.)

### I.

#### ST. MALO.

Jacques-Cartier vit le jour, le 31 décembre 1491, à St. Malo, la patrie de Dugay-Troin, de Labourdonnaie, de Surcouf et de Châteaubriand.

Son enfance se passa sur mer, comme celle des autres enfants des côtes de Bretagne: et ses années grandirent et se fortifièrent au milieu des vents et des flots, ainsi que celles des grands chênes de la forêt, sous les coups de la tempête.

En ces temps où la piraterie était en honneur sous presque tous les pavillons, où les discussions civiles et religieuses couvraient les mers de vaisseaux et d'escadres et rendaient les passages étroits: où les expéditions commerciales ressemblaient à des courses de guerre, et devaient toujours être prêtes à la riposte, la vie de marin était une rude école. L'habitude du danger, et de la part des hommes et de celle des flots; l'observation et l'expérience, contribuèrent fortement à familiariser Cartier avec la mer, les vents et les armes, et à le doter de ce sang-froid, de cette fécondité de ressources, dans les cas les plus difficiles, dont il donna plus d'une preuve dans le cours de ses voyages.

A vingt-cinq ans, il épousa Catherine Desgranges, fille du Connétable ou Gouverneur de la ville: ce mariage révèle l'estime dont jouissait déjà l'intrépide marin.

Le récit des découvertes des Espagnols et des Portugais était alors dans toutes les bouches.

Le chevaleresque François Ier, jaloux de tous les genres de gloire, méditait à leur exemple de semblables expéditions. La nouvelle en parvint aux cours d'Espagne et du Portugal qui s'en émurent: en apprenant leur mécontentement, le monarque français répondit en plaisantant:

« Comment! les Rois d'Espagne et de Portugal se partagent toute l'Amérique, et ne veulent pas souffrir que j'en prenne ma part en frère! Où est donc l'article du testament d'Adam qui me déshérite du Nouveau-Monde à leur profit? »

Enflammé par tous ces récits, Jacques-Cartier qui déjà avait visité Terre-Neuve, songeait à pousser au delà, et à doter sa patrie de quelques terres inconnues.

Il s'en ouvrit au Sieur de la Meilleraie, Vice-Amiral de France, et à l'Amiral Brion de Chabot, qui le présentèrent au roi, pour aller explorer les terres septen-

trionales de l'Amérique, sur les traces de Verrezani dont on n'avait plus de nouvelles.

Le Monarque agréa un projet si conforme à ses goûts, et confia à Cartier des navires et de bons équipages pour sa lointaine expédition.

Le 16 mai 1535, jour de la Pentecôte, trois nefes légères et équipées, les vergues hautes et sous le pavillon de partance, se balançaient mollement sur leurs ancrés, dans la rade de St. Malo. La lame moutonneuse, sous la brise fraîche du matin, venait en murmurant se briser sur leurs proues et sillonnait leurs flancs d'écume: elles, impatientes, s'agitaient comme le coursier sous le frein, prêtes à prendre l'essor sur cette mer immense qui se déroulait devant elles, tant que l'œil pouvait voir.

« Les moyens mis à la disposition du Capitaine étaient bien faibles; il avait, dit Marmier, sous ses ordres trois bâtiments que le plus modeste armateur oserait aujourd'hui à peine avouer. C'était l'*Hermine* de 120 tonneaux, la *Petite Hermine* de 60, et l'*Emerillon* de 40. En ce temps on comptait un peu moins sur la forte charpente nautique, et un peu plus sur la grâce de Dieu. On n'avait que de petits chantiers et de pauvres arsenaux, mais avant de partir on prenait la religieuse précaution relatée en tête du récit de l'honorable marin. »

Pendant que les joyeuses volées de tous les clochers de la ville annonçaient aux cabanes de pêcheurs éparses sur la plage, la grande solennité du jour, Jacques-Cartier, à la tête de ses équipages s'acheminait recueilli vers la cathédrale.

« Là, dit-il, du commandement du capitaine, et du bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçûmes tous ensemble Notre Créateur, après lequel avoir reçu, nous fûmes nous présenter au cœur, devant Révérend Père en Dieu, Monsieur de St. Malo, lequel en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction. »

L'entreprise de Cartier était l'œuvre de la Providence, et son envoyé n'eut pas cru à son succès, si au début, il ne l'avait remise entre les mains de Sa Toute-Puissance, qui commande aux vents et aux tempêtes, et à qui les vents et la mer obéissent.

Le 19 Mai, la flottille prit la mer; Claude de Pont-Briand, Charles de la Pommeraye, et beaucoup d'autres gentilshommes des premières familles de France et de Bretagne montaient avec Cartier la nef générale; c'était une œuvre sainte, une croisade d'un nouveau genre, et les fils des héros des plaines d'Antioche, de St. Jean-d'Acre et de Damiette, avaient réclamé leur part des dangers et de la gloire.

Huit jours, le temps fut beau, mais le 26, il changea et devint variable, les flots s'animent, l'air se rafraîchit, le ciel perdit sa transparence, et les changements incessants des vents rendirent les manœuvres continues. Bientôt les nuages s'amoncelèrent, le ciel se couvrit tout entier et des pluies abondantes commencèrent à tomber.

Plus on avançait, plus les éléments semblaient offrir d'obstacles: l'horizon prenait un aspect formidable, les vents déchaînés fouettaient la mer avec violence, et mugissant avec fureur dans les voiles, les emportaient en lambeaux. Les ondes noires et gonflées s'entrechoquaient sous des impulsions contraires, et arrêtaient la marche des navires, ou venaient battre avec rage leurs flancs dont toutes les membrures gémissaient péniblement sous leurs choes redoublés.

Les équipages de la *Petite Hermine*, et de l'*Emeril-*

lon, harassés de fatigue, trempés de pluie, inondés par les lames qui balayaient le pont, avaient peine à suivre le vaisseau-captaine, qu'ils apercevaient dans l'obscurité des nuits, à la pâle lueur de ses feux, ou aux clartés des éclairs, tantôt s'élevant sur le dos d'une vague énorme, et tantôt se précipitant dans l'abîme.

La tourmente durait sans relâche depuis un mois, et le temps ne s'améliorait pas. Au témoignage de Cartier, jamais vaisseaux qui eussent traversé ces mers n'avaient éprouvé de semblables bourrasques;—tous les éléments semblaient déchainés par l'Enfer pour faire échouer une œuvre de salut. Le 25 Juin, toute manœuvre et toute direction devenant impossibles, les vaisseaux s'entreperdirent et chacun se confia aux soins de la Providence.

Dans cette traversée, et dans tout le cours de ses périlleuses navigations, au milieu de l'Océan irrité, comme entre les deux caps de la baie des Isles, loin de tout port, en face de côtes hérissées de rochers, environné de brumes parmi les récifs et les bas-fonds, Cartier a fait preuve d'une rare intrépidité et d'un courage à toute épreuve.

Quel calme! quel sang-froid! rien ne l'étonne et ne l'effraie: rien ne le surprend et ne le trouble, et quand l'orage a cessé, à la manière simple et concise dont il raconte ses périls, on reconnaît un marin consommé dans son art, sûr de lui-même, sûr de ses matelots bretons, les premiers du monde, pour qui les surprises et les dangers les plus redoutés de la mer, sont choses ordinaires de la vie; il maîtrise son vaisseau balotté par les flots courroucés, comme l'Arabe du désert, son coursier sauvage dans ses bonds capricieux.

## II.

## LE ST. LAURENT.

Après six semaines de tempêtes, à travers tous les vents contraires, les vaisseaux se rejoignirent dans le détroit de Belle-Isle.

Les découvertes de l'année précédente se poursuivirent le long des côtes du Labrador. Le 10 août, Cartier se trouvait à l'entrée d'une vaste baie, semée d'îles et offrant un excellent abri contre tous les mauvais temps. A cause de la fête du jour, il l'appela Baie de St. Laurent. Cette dénomination s'étendit plus tard à tout le golfe, au cours d'eau qui s'y décharge, et le grand fleuve lui doit son nom.

En remontant le St. Laurent il louvoie du nord au midi, explorant les deux rives, visitant leurs baies, tournant des milliers d'îles et d'îlots, reconnaissant l'embouchure de tous les grands tributaires de ce fleuve majestueux. Jaloux d'être utile aux navigateurs qui suivront ses traces à travers tant de passes périlleuses, il s'avance lentement, relevant soigneusement chaque bas-fond, chaque récif; signalant les vents favorables ou dangereux, l'action des marées, les mouillages et les ports qui offrent quelque sûreté et la manière de les aborder. Qui n'admirerait avec quelle minutieuse exactitude, il décrit dans son premier voyage l'entrée du port de Quirpoint: "Là, dit-il, il y a deux entrées, l'une du côté de l'Est et l'autre du Sud: mais il faut prendre garde du côté d'Est, parcequ'on y voit que bancs et eaux basses, il faut aller à l'entour de l'île vers l'Ouest, la longueur d'un demi-câble ou même moins, puis tirer vers le sud, et aussi l'on doit se garder de trois

"bancs qui sont sous l'eau dans le canal: et vers l'île du côté de l'Est il y a fond au canal de trois ou quatre brasses. L'autre entrée regarde l'Est, et vers l'Ouest, on peut mettre pied à terre."

On eût entendu un ingénieur maritime relevant l'entrée d'un port avec la précision et la clarté de la science moderne.

A la hauteur de l'île Rouge et de l'île Blanche, Cartier surpris par les courants faillit perdre l'*Emérillon* sur les plateaux pierreux qui bordent les îles à plus de trois lieues, sous une profondeur de quelques brasses seulement.

Que d'habileté ne lui a-t-il pas fallu pour éviter tous les dangers de ces routes semées d'écueils et de brisants, le long de ces côtes, tantôt coupées à pic ou bordées de caps avancés, tantôt découvertes et sans abri contre les coups de vents fort redoutables en certaines saisons de l'année. Il n'y avait point alors de phares protecteurs, jetant sur la plaine liquide leurs feux nuancés et tournants, ou de garde-côtes, tirant par intervalles le canon d'alarme pour guider le navigateur égaré.

A travers ces labyrinthes d'îles et de rochers à fleur d'eau, il n'avait que la sonde à la main: ses vaisseaux, emportés par les courants plus de quatre lieues en mer, coururent parfois de grands dangers: il n'en perdit aucun; et c'était pour la première fois qu'il visitait ces parages, témoins chaque année de nombreux sinistres.

Le 1er Septembre, il est devant le Saguenay: il le décrit au naturel: "Cette rivière est entre hautes montagnes de pierre nue et sans y avoir peu de terre: et nonobstant il y croît grande quantité d'arbres de plusieurs sortes qui croissent sur la dite pierre nue, comme sur bonne terre: de sorte que nous y avons vu un tel arbre suffisant à master navire de trente tonneaux, aussi vert qu'il est possible, lequel était sur un roc sans y avoir aucune saveur de terre."

Depuis ce temps le Saguenay n'a point changé d'aspect et le voyageur le retrouve encore avec sa nature primitive, sauvage, et grandiose, tel que le dépeint Cartier.

Bientôt les hauteurs de Stadaconé, apparaissent aux yeux des équipages étonnés. A droite, les rives élevées de la côte nord, le saut majestueux du Montmorency, le côteau qui portera Charlesbourg, et le versant sur lequel s'échelonnent les cabanes indiennes du Roi Donnacona. A gauche, les sommets de la Pointe-Jévi s'inclinant vers le Nord-Ouest, et traçant les limites d'une des plus vastes et des plus belles rades du monde. Devant eux, le plateau des plaines d'Abraham, et ce cap Diamant que couronneront plus tard les bastions de la citadelle de Québec qui s'avance à la rencontre de la rive opposée comme pour lui tendre la main, fermer le bassin et faire de ce passage la clef du Canada et le Gibraltar de l'Amérique.

Cartier jeta un coup d'œil de satisfaction sur tout le pays et le trouva magnifique: il s'avance, et comme un roi prend possession de sa capitale, il vient jeter l'ancre à l'entrée de la rivière St. Charles. C'était le 14 Septembre, jour de l'Exaltation de la Ste. Croix.

Stadaconé n'était pas le terme des explorations du marin breton. Par les récits de ses interprètes il avait appris l'existence d'Hochelega; il voulait remonter le fleuve jusqu'à ce pays tant vanté.

Les sauvages de Stadaconé avaient accueilli les nou-

veux venus, avec des danses, des chants et des présents. L'intérêt était pour beaucoup dans leurs démonstrations de joie : aussi quand ils les virent disposés à porter à des peuples rivaux les avantages qu'ils se promettaient de leur présence, ils commencèrent à se refroidir et à rentrer en défiance. Le Roi de Stadaconé mit en œuvre pour le retenir tous les ressorts de son éloquence homérique ; il offrit même des présents à Cartier qui les refusa et persista dans son projet. C'est alors que ces peuples naïfs s'avisèrent d'une ruse bien peu propre à ébranler un caractère aussi résolu que celui de Cartier.

Ils firent habiller trois hommes tout barbouillés de noir, en façon de diables couverts de peaux de chiens noires et blanches, avec des cornes longues d'un bras ; ils les jetèrent dans un canot, et vinrent entourer les vaisseaux de Cartier sans vouloir en approcher.

Bientôt la marée commença à monter, et son flot, amena le canot qui passa devant les navires. Les trois diables ne les regardèrent pas, mais celui du milieu prononçait un long discours avec des gestes menaçants. Ils allèrent échouer à un jet de pierre, sur la côte, et se laissèrent choir comme morts au fond de la barque : tous les sauvages les suivirent, enlevèrent le canot et les démons, et les transportèrent au milieu du bois.

Pendant une demi-heure, ils poussèrent de grands cris ; on les entendait des navires : puis, ils sortirent du bois. A leur tête s'avancait l'interprète Taiguragny, le chapeau sous le bras, les mains jointes, les yeux levés au ciel et criant par trois fois d'une voix lamentable : Jésus ! Jésus ! Jésus ! Domagaya, le second interprète le suivait dans la même attitude, en criant Jésus ! Maria ! Jacques-Cartier !

Le capitaine voyant leurs mines piteuses, leur demanda : " Les nouvelles sont-elles bonnes ? "

—Point du tout, répondirent-ils.

—Et qu'y a-t-il, ajouta Cartier, et ils poursuivirent : Notre Dieu Cudonagny a parlé à Hochelaga, et nous a envoyé ces trois messagers pour nous annoncer, qu'il y aura tant de neiges, tant de glaces, que vous périrez tous.

A ces paroles Cartier et ses gens se prirent à rire, et leur dit assez peu poliment : Votre Cudonagny, n'est qu'un sot, il ne sait ce qu'il dit : annoncez à ses messagers que notre Jésus saura nous garantir du froid ; mes prêtres l'ont consulté, et il fera beau temps : là-dessus il congédia les sauvages.

Le lendemain il partit sur le plus léger de ses navires, suivi de quelques chaloupes. Il prit en passant possession des terres situées à l'embouchure du Richelieu ; et le 2 octobre, il jetait l'ancre au pied des rapides du Sault Ste. Marie.

### III.

#### HOCHELAGA.

Le voilà donc le grand homme, s'écrie Léon Guérin, le voilà donc à Hochelaga, le terme de ses vœux et de ses recherches.

" Ici tout le charme, tout l'enchanté, et l'antique Arcadie apparaît à ses yeux. Les hommes, les femmes, les enfants se présentent au-devant de lui, avec des cris joyeux, les uns formant des danses agrestes, les autres présentant les fruits de leur pêche et de leur chasse."

A peine a-t-il mis pied à terre que, d'échelons en échelons, ayant été annoncé comme un Dieu, il se voit entouré par des mères indiennes apportant leurs petits enfants à brassées pour les lui faire toucher, et dans leur confiance assurer ainsi la vie de ces êtres chéris.

Emu de ces scènes touchantes, le capitaine fit asseoir et ranger les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, et à tous il distribua ses largesses. Quand, à l'approche de la nuit, il se fut retiré sur ses barques, les Indiens, ne voulant pas en quelque sorte se séparer de lui, allumèrent de grands feux, et formèrent autour des danses animées, répétant sans cesse : Aguiaze ! Aguiaze ! mot qui à lui seul disait leur bonheur, et célébrait la bienvenue des étrangers.

Le lendemain, Cartier revêtit son uniforme, et après avoir laissé les matelots à la garde des barques, il descendit à terre, entouré des gentilshommes de l'expédition, et suivi de ses soldats pour aller visiter la ville.

Ils s'avancèrent en bon ordre, le capitaine à leur tête, guidés par trois indiens. Ils suivirent un chemin fort battu, jonché de glands et bordé de chênes magnifiques. Après une lieue et demie de route, ils rencontrèrent un des principaux seigneurs d'Hochelaga, qui les fit asseoir près d'un grand feu, et les complimenta dans un long discours à la façon des sauvages.

Cartier le remercia à son tour, lui fit cadeau de haches et de couteaux, et d'une image du Christ, qu'il lui fit baiser, et qu'il suspendit à son cou ; puis, la troupe se remit en marche.

Alors ils entrèrent dans les terres labourées. Ils traversèrent pendant une demi lieue de belles campagnes où frissonnaient les tiges de blé d'Inde, en balançant leurs lourds épis, et ils arrivèrent à la ville.

La bourgade d'Hochelaga (1) présentait une forme arrondie, fermée d'une enceinte de palissades croisées et tressées en amphithéâtre. Au dessus courraient des galeries chargées de grosses pierres et de cailloux pour la défense de la place. Une seule porte y donnait entrée ; une cinquantaine de maisons longues et peu larges, divisées à l'intérieur, abritaient chacune plusieurs familles ; sous leur toit de bouleau, s'étendaient les greniers remplis de provisions. Les lits étaient des écorces étendues à terre, et les couvertures des peaux d'animaux.

Les habitants d'Hochelaga, n'étaient pas nomades, mais s'adonnaient au labourage et à la pêche. Leur domination s'étendait sur un très grand nombre de tribus errantes, le long des bords du fleuve. Dès cette époque, Hochelaga, avec ses terres cultivées au loin, et couvertes de riches moissons, avec ses fortifications et sa concentration, on pourrait le dire, avec son commencement de civilisation, était comme la suzeraine de tout le pays. Elle annonçait déjà qu'elle serait un jour la perle et la reine de tout le Canada.

Lorsque les étrangers approchèrent de la ville, les habitants coururent en foule à leur rencontre avec de grands transports de joie. Cartier et ses gens furent conduits sur la grande place, au milieu de l'enceinte, et on lui fit signe de s'arrêter.

Aussitôt accoururent les jeunes filles et les femmes, pleurant de bonheur, donnant aux nouveaux arrivés de

(1) Cette bourgade était vraisemblablement située sur le côté qui s'étend au pied de la montagne, sur les bords du ruisseau de l'Université McGill, entre les rues Mansfield et Metcalfe.

grandes marques de respect, et les priant de toucher leurs enfants.

Quand elles se furent retirées, les hommes s'approchèrent et vinrent s'asseoir autour des Français. Plusieurs femmes revinrent et apportèrent chacune une natte carrée qu'elles étendirent à terre.

Alors parut l'Agohanna, le Grand Seigneur du pays, assis sur une peau de cerf, et porté par dix ou douze de ses sujets. Il avait environ cinquante ans, et portait, pour toute marque de distinction, une couronne de poils de hérisson, teinte en rouge. Il était malade et perclus de ses membres. Le Grand-Chef, qui prenait Cartier pour un Dieu, se fit déposer à ses pieds, semblant lui demander sa guérison.

Ce que voyant, le capitaine eut pitié de ces pauvres gens; il récita le commencement de l'Evangile de saint Jean, faisant sur eux le signe de la croix, et priant Dieu de les amener à la connaissance de notre sainte religion. Il prit ensuite un livre d'heures, et récita à haute voix la Passion du Sauveur. Ce pauvre peuple l'écoutait en grand silence, regardait le ciel et faisait toutes les cérémonies qu'il voyait faire.

Cartier voulut ensuite se rendre à la montagne; une foule d'hommes, de femmes et d'enfants l'accompagnaient.

De son sommet, le navigateur breton, embrasse une étendue de plus de trente lieues. Au nord et au midi, l'horizon est borné par de longues chaînes de montagnes entrecoupées de vallées verdoyantes. Le fleuve se déroule au milieu des terres, comme une lame d'argent et d'azur, tantôt enlaçant dans son cours des îles nombreuses, semblables à des bouquets de verdure, se balançant sur les ondes; tantôt se transformant en lac immense; d'autres fois faisant bondir ses flots écumeux à travers les cascades: puis s'étendant, en tous sens, large et spacieux, et se perdant entre le midi et le couchant aussi loin que la vue pouvait porter.

Enchanté de ce tableau, et embrassant par la pensée, au-delà de tous ces rapides, d'autres plaines, d'autres forêts et des contrées sans limites, sillonnées de fleuves, de lacs et de rivières, Cartier qui rêve peut-être pour le roi de France un royaume sur lequel le soleil ne se couchera pas, s'écrie dans son enthousiasme, saluant de son épée la cime de la montagne: Tu seras MONT-ROYAL.

Montréal était nommé, et son nom présageait de nouveau ses futures destinées.

En descendant, le conquérant pacifique regagna ses chaloupes. Tout le peuple d'Hochelaga le suivit jusqu'au rivage et ne se retira que lorsque les voiles eurent disparues à l'horizon.

UN COLLABORATEUR.

## Les Deux Destinées.

Cet hiver, au milieu d'une splendide fête,  
 Dans un salon où tous les rangs étaient mêlés  
 (Car en France aujourd'hui, c'est là notre conquête,  
 Aux honneurs du talent tous se voient appelés),  
 Salon où, couronnés de leur juste auréole,  
 Se pressaient les élus du travail, de l'esprit,  
 Tout ce qui respandit par l'art ou la parole,  
 Tout ce qui pense, crée, invente, forge, écrit,  
 A travers les bruits de la foule,  
 Tourbillon par la danse ou la joie emporté,  
 Qui va, revient, circule et roule,

Retentissaient partout, l'un et l'autre escorté  
 De ce reflet brillant que le succès colore.

Deux beaux noms qui venaient d'éclorre  
 Au soleil éclatant de la célébrité.

Qu'étaient donc ces hommes de gloire  
 Dont un moude qu'on dit insensible ou jaloux  
 Avec avidité se racontait l'histoire,  
 Assignant à chacun son genre de victoire,  
 Et qui dans ce salon marchaient simples et doux ?

L'un était, disait-on, d'une haute naissance;  
 Habillé capitaine, intrépide soldat,  
 Il venait d'accomplir un périlleux mandat  
 Qui de la France au loin étendait la puissance.  
 Maréchal par le droit du sabre et du canon,  
 Prodiges de son sang tout prêt à se répandre,  
 Il rentrait, décoré du glorieux surnom  
 Des remparts qu'il venait de prendre.

Comme l'avait voulu le sort,  
 L'autre était né dans l'indigence;  
 Mais que ne peut un cœur ardent, tenace et fort,  
 Secondé par l'intelligence ?  
 Contre l'âpre destin roidissant son effort,  
 Sans adresser au ciel de plainte ou de blasphème,  
 Sans se décourager, sans même avoir fléchi,  
 Ecueils, luttés, obstacle, il avait tout franchi,  
 Et de simple ouvrier s'était fait grand lui-même.

Vers des mécanismes nouveaux  
 Portant ses rêves de génie,  
 Il avait inventé ces immenses vaisseaux,  
 Armature de fer à la souplesse unie,  
 Arsenal des marins, rempart des matelots,  
 Qui devant l'ennemi voguaient avec assurance,  
 Et fut que l'étranger, nous trouvant sur les flots,  
 Baisse ses pavillons lorsque passe la France.  
 Dans ces brillants salons de lustres éclairés,  
 Nos deux héros, longtemps par leur but séparés,  
 En entendant leurs noms que chacun se renvoie,  
 Dans les bras l'un de l'autre en pleurant attirés,  
 S'embrassèrent, émus de surprise et de joie.

" C'est vous ?

— C'est toi ?

— Quoi ! c'est nous deux ?

— Toi qui dans une autre carrière  
 Portes un nom déjà si fier et si fameux ?  
 — Oui, maréchal, c'est moi, c'est bien le petit Pierre,  
 Qui sur votre nom chaque jour,  
 En le mêlant dans sa prière,  
 Mit sa reconnaissance et son plus saint amour.  
 — Et moi, combien de fois, dans ma course guerrière,  
 J'ai nommé, te payant par un tendre retour,  
 L'enfant si doux dont me parlait ma mère ! "

Et sans s'inquiéter si la foule écoutait,  
 Voici ce que tout haut Pierre ému racontait :

" Mon père, ouvrier honorable,  
 Le jour où je suis né mourut ;  
 Et bientôt, destin misérable,  
 L'indigence nous apparut.  
 Ma pauvre mère, âme puissante et bonne,  
 M'aimait, malgré sa pauvreté,  
 Autant qu'un fils de roi que le luxe environne,  
 Car, comme il mit la liberté  
 Dans le courage et les prières,  
 Si le ciel quelque part créa l'égalité,  
 C'est dans le sentiment des mères.  
 La nuit, le jour, pour moi ma mère travaillait,  
 Redoublant d'âme et de courage ;  
 La nuit, le jour, sur moi sa tendresse veillait,  
 Tremblante lorsque son ouvrage,  
 L'appelant au dehors, me laissait, nouveau-né,  
 Tout seul dans notre pauvre chambre,  
 Quand déjà s'approchait décembre,  
 Aux froids d'hiver abandonné.

“ Que faire, ô mon Dieu ! disait-elle,  
Me chauffant de son sein, me chauffant de ses bras ;  
Quand tu n'auras plus là l'étreinte maternelle,  
Pauvre enfant, que tu souffriras ! ”

Un matin, une voix, la voix du ciel sans doute,  
Écoutant de son cœur les sanglots étouffants,  
Lui fit lire ces mots affichés sur sa route :

“ Crèche pour les petits enfants. ”

“ Pour les petits enfants une crèche ? dit-elle ;  
Mais c'est Dieu qui me parle et c'est là qu'il m'appelle ! ”  
Et le lendemain même, à l'aurore y courant,  
Elle m'y déposa, joyeuse, en soupirant,  
Aux mains d'une mère nouvelle.

Là je trouvai, tout blanc, tout frais,  
Un petit lit pour moi préparé tout exprès ;  
Dans cette ruche saine et doucement chauffée  
Comme pour les oiseaux du ciel,  
On eut dit qu'une bonne fée  
Faisait couler des fleurs le duvet et le miel.

O joie, ô bonheur pour ma mère  
Lorsque, m'attirant dans ses bras,  
La bonne sœur hospitalière  
Me berça dans mes petits draps !

“ Me voilà tranquille, dit-elle ;  
L'effroi de mon cœur est banni.  
Un bon ange ouvre ici son aile ;  
Que mon prochain en soit béni !  
Contre le feu, le froid, les dangers et l'absence  
Une âme est là qui le défend ;  
Au travail désormais je cours avec vaillance :  
Je ne crains plus pour mon enfant. ”

Sur ce berceau souvent nous sections, doux et tendre,  
Une main de mère s'étendit,  
Se posant sur nos fronts et touchant nos cheveux.  
Un jour un long regard s'arrêta sur mes yeux :  
C'était une femme bien belle !

“ Ma sœur, dit-elle avec une voix dont la sœur  
Me rappelle depuis le charme et la douceur,  
Je suis mère d'un fils toute mon espérance ;  
Par un don agréable à Dieu,  
Je voudrais bénir son enfance,  
Et pour cette œuvre sainte il me guide en ce lieu.  
Voici l'or d'un berceau que pour lui je dépose ;  
Écrivez mon nom, que voici,  
Sur la crèche où ma main se pose.  
(C'était sur mon berceau qu'elle parlait ainsi)  
J'adopte cet enfant si mignon dans son linge :  
Il a perdu son père, et sa mère est un ange ;  
Aux travaux les plus durs heureuse de courir,  
Elle passe les nuits assise de le nourrir.  
Sa tendresse a touché mon âme maternelle ;  
Mais c'est peu de ce don que je viens vous offrir :  
Je veux aider sa mère et l'aider avec elle. ”

Eh bien ! mon maréchal, ce nom, ce nom si cher  
Gravé sur ce berceau dont je suis toujours fier,  
Ce nom qui de bonheur combla ma vie entière,  
C'est votre nom chéri, le nom de votre mère,  
Celle qui vous créa si noble et si parfait,  
Et qui vous a béni par ce touchant bienfait. ”

Le maréchal, si ferme et si fort sous les armes,  
Au doux nom maternel sentit couler ses larmes ;  
Il était à cet âge où notre cœur comprend,  
Paix avec son amour, revêt de tous ses charmes  
Ce grand cœur qui nous aimait tant !

“ Ce n'est pas tout, poursuivit Pierre.  
Plus tard dans ma jeunesse elle suivit mes pas ;  
Sa main, dirigeant ma carrière,  
M'indiquait les meilleurs états.  
Tendre comme une providence,  
Sa bonté, doublant mon ardeur,  
Dans mon esprit mit l'espérance,  
Et garda la foi dans mon cœur. ”

Tout enfant, apprenti docile,  
Je songeais à créer, à devenir habile ;  
Serrurier, puis mécanicien,  
De la cause à l'effet je cherchais le lien,  
Et le succès bientôt payant mon industrie,  
Je devins inventeur utile à ma patrie.  
Votre mère et Dieu m'ont aidé ;  
Et, dans cette sainte alliance,  
Mon esprit et mon cœur, par votre nom guidé,  
Grandit dans la reconnaissance.  
Honneur donc à la crèche ! elle nous a bénis,  
Et dans un noble sort nous a tous deux unis. ”

“ Nous nous sommes aidés l'un l'autre ;  
Nous voulions ton bonheur, tu priais pour le nôtre,  
Reprit le maréchal ; nous le nous devons rien.  
Nous avons la pensée, et Dieu seul fait le bien.  
J'étais riche, toi pauvre, et tous les deux nous sommes  
Des frères, des amis, des citoyens, des hommes. ”

Les cœurs nobles et grands redressent le destin,  
Avare de ses dons, dans ses lois incertain ;  
Sur celui qu'il oublie une main charitable  
Fait au malheur injuste une part équitable,  
Et, remenant la joie aux pauvres cœurs déserts,  
Fait entrer le soleil où soufflaient les hivers.

Heureuse l'âme qui peut dire :  
Là pleurait la douleur, et je la fais sourire ;  
Je rends au délaissé, qui périrait sans moi,  
Un peu de ce bonheur qui nous donne la foi.  
Si mon fils est couché dans l'or et la dentelle,  
Bercé dans son rêve innocent,  
Le petit de mon frère est couvert en naissant ;  
Il dort aussi bercé sous la main maternelle.  
Mon fils a des trésors qu'un jour peut lui ravir ;  
Mais l'autre chérubin, protégé dans sa crèche,  
A l'entour de sa mousse fraîche  
A les sœurs de Jésus qui viennent le servir.  
Il n'a pas les soucis du jour et de la veille ;  
Calme il s'endort, calme il s'éveille.  
Il retrouve aux charités qui dorment son matin  
De doux yeux souriant à son rire enfantine.  
Enfant du ciel, au front il a son diadème ;  
Il dort sur l'oreiller du Fils de Dieu lui-même.

Aux yeux du Créateur, tout est grand, tout est beau,  
Toute œuvre de travail est œuvre méritoire ;  
Au chêne ainsi qu'à l'arbrisseau  
Dieu donne la grandeur, l'éclat et la victoire,  
Et du berceau superbe ou de l'humble berceau  
Sortent la richesse et la gloire.

MME HERNANCE LESGUILLOX.

## Le travail et la paresse.

### NOUVELLE.

#### I

#### LA CHARITÉ BIEN FAITE.

“ L'homme doit, avant tout,  
Chasser la paresse de ses  
Mœurs : Qui travaille prie. ”

S. AUGUSTIN.

À Cambrai, deux amis se promenaient un soir sur les  
bords de l'Escaut, sous une magnifique allée d'arbres  
qui porte le nom du saint et vénérable archevêque, qui  
fut une des gloires de la chaire chrétienne. Car la tra-

dition raconte que Fénélon affectionnait cette promenade à laquelle son nom est resté.

Un de ces hommes paraissait avoir vingt ans à peine ; l'autre, plus grave et plus âgé, portait sur sa physionomie les traces de malheurs récents. Le crêpe funèbre qui entourait son chapeau et ses vêtements noirs et sévères faisaient penser que le deuil de ses habits était aussi le deuil de son cœur. Il parlait lentement, et son jeune compagnon l'écoutait avec une attention qui dénotait une confiance intéressante.

Tout à coup une plainte lamentable, qui se fit entendre sur le bord du chemin, les interrompit brusquement. C'était un mendiant qui, voyant deux passants attardés, s'en était approché pour solliciter leur charité et implorer une aumône.

Le jeune homme sortit une pièce de monnaie de sa poche et la jeta vivement dans le chapeau du pauvre pour se débarrasser de cette obsession importune ; son compagnon allait en faire autant et déjà il tendait son offrande quand, levant les yeux sur celui qui était venu ainsi lui demander du pain, il recula de surprise en s'écriant :

—Comment ! c'est toi, Robert, que je trouve ici y faisant un semblable métier ? . . .

Celui à qui parlait l'étranger était un homme jeune encore, d'apparence chétive, mais dont la figure saignée et hâve ne laissait pas que d'exprimer une vive intelligence ; il parut reconnaître alors la personne qui l'interpellait ainsi, car il porta vivement la main à son front comme par l'habitude du salut militaire, puis baissant la tête avec honte il répondit avec embarras :

—Mon Dieu, oui, mon capitaine, c'est moi ! . . .

—Tu es donc estropié, invalide, pauvre malheureux, que tu te livres ainsi à l'ignoble métier de mendiant ? . . . fit avec dédain celui que Robert avait appelé capitaine.

—Je sors d'un hôpital militaire où l'on m'a donné mon congé pour faiblesse de constitution, répondit Robert comme balbutiant une excuse.

—Et tu préfères, à ton âge, tendre la main dans les rues, tu préfères vivre de l'aumône arrachée par ton importunité, et que l'on te jette avec dégoût, à gagner honorablement ta vie par ton travail ! . . . prends-y garde, Robert, tu suis une mauvaise route ; car c'est celle qui conduit à la prison, au crime, au bagne ! . . . et pourtant tu n'es pas fait pour finir d'une façon si horrible, toi qui, lorsque j'étais au régiment, te faisais citer pour ta bonne conduite.

Robert laissa échapper un profond soupir ; puis il répliqua brusquement, comme pour chasser une pensée douloureuse :

—Dame, que voulez-vous que je fasse, mon capitaine ? . . . Je ne sais aucun métier ! . . . je suis un pauvre enfant trouvé, jeté par mes parents dans un hôpital, et qui, au sortir de cette maison, n'ai pas eu d'autres res-

sources que de m'engager. Tant que vous êtes resté au régiment j'ai été heureux, car vous m'avez pris à votre service et vous m'exemptiez des corvées trop ru-les pour ma mauvaise santé ; mais quand votre frère a été tué dans ce malheureux duel et que vous nous avez quittés, tout mon bonheur est parti avec vous et je suis devenu ce que vous me voyez.

En entendant ces dernières paroles, le capitaine pencha tristement sa tête et deux grosses larmes glissèrent lentement le long de ses joues pâles et flétries.

Robert, qui s'aperçut de cette impression douloureuse, reprit avec vivacité :

—Oh ! pardonnez-moi, mon capitaine.... pardonnez-moi de vous avoir rappelé vos douleurs ; mais c'est de là, je vous le répète, que datent toutes les miennes ; car le chef qui vous a remplacé était dur et méchant, et comme il m'accablait de service, et que le service est trop fatigant pour moi, je tombai sérieusement malade. Je traînai quelque temps mes misères d'hôpital en hôpital, jusqu'à ce qu'un beau jour un médecin m'ayant déclaré poitrinaire et par conséquent inhabile au service militaire, il me fallut accepter forcément mon congé.... alors je me trouvai sans argent, sans asile, ne sachant où porter mes pas, puisque je suis seul sur la terre, manquant de métier, n'ayant pas de pain ; il fallait me jeter à l'eau ou mendier.... eh ! bien, mon capitaine, j'ai mendié....

—Je le vois parbleu bien ! . . . et tu as eu tort, car il te restait une ressource, celle de chercher à te créer un métier qui sans te fatiguer te permit de vivre... tu es intelligent, n'emploie donc pas à ta perte le don que t'a généreusement fait la Providence.—Tiens, voilà 20 francs, tu peux en faire, si tu le veux, un mauvais usage, car il t'est facile de me tromper. Mais si tu sais être raisonnable, ils peuvent te servir pour commencer à te créer un état, et alors je te viendrai en aide pour soutenir ton courage ; tandis que, dans le cas contraire, je t'abandonnerai tout-à-fait, ne voulant pas encourager ta paresse... Pourquoi, par exemple, n'achèterais-tu pas un crochet et une hotte pour ramasser de vieux chiffons que tu vendrais ensuite. Il ne faut ni grande force, ni grands talents pour cela, et tu gagnerais au moins une vingtaine de sous par jour. C'est plus que tu n'obtiendras par la mendicité, et tu seras moins fatigué et plus content de toi, je te l'assure, en suivant mes conseils, qu'en restant comme tu le fais, exposé ainsi sur les grandes routes à l'intempérie des saisons. Si tu as de la conduite et que tu fasses consciencieusement ton état, tout misérable qu'il te paraisse, je te donnerai de quoi partir pour Paris, où ce genre de commerce est bien plus lucratif et où tu pourrais d'ailleurs arriver, si tu le préfères, à autre chose.—Secoue donc la paresse, le plus grand ennemi de l'homme sur la terre, prends une bonne résolution et compte sur moi... Adieu, Robert, je te laisse à tes ré-

flexions; voici mon adresse, et si je reconnais en toi un garçon qui mérite de l'intérêt comme autrefois, et non un paresseux et un mendiant comme aujourd'hui, je trouverai, je l'espère, le moyen de te rendre encore bien mieux service.

En achevant ces paroles, le capitaine fit un signe d'adieu au soldat mendiant, et, suivi de son ami, tous deux s'éloignèrent laissant celui-ci dans l'extase du bonheur; et quelques instants après, faisant les meilleurs projets de conduite, Robert alla prendre une chambre pauvre et bien modeste, mais qui lui parut délicieuse. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était couché dans un lit, le malheureux !...

Six semaines se passèrent, et le capitaine qui n'avait plus entendu parler ni de Robert, ni de sa rencontre, les avait complètement oubliés tous deux, quand un soir qu'il rentrait chez lui plus tard que de coutume, il fut tout étonné en trouvant devant sa porte un homme proprement vêtu, qui, assis sur une borne, semblait l'attendre avec une vive impatience. Craignant que ce ne fût un malfaiteur, il s'en approcha brusquement. L'inconnu se leva aussitôt, et faisant le salut militaire, il s'écria avec joie :

— Ah ! c'est vous enfin, mon capitaine !...

— Comment, c'est toi, Robert, s'exclama celui-ci avec surprise.

— Oui, c'est moi, mon capitaine, qui viens vous voir comme vous me l'avez permis.

— A cette heure ? Voilà une singulière idée que tu as là, mon garçon.

— Dame, il est un peu tard, j'en conviens, mais il y a deux grandes heures que je vous attends; et comme je pars demain matin avec le jour, je voulais absolument vous voir ce soir, mon capitaine, pour vous apporter mes adieux et ma reconnaissance.

Le capitaine regardait avec étonnement l'étranger qui lui parlait ainsi, tant la transformation lui semblait étrange. Celui-ci s'en aperçut et reprit en souriant :

— Oui, mon capitaine, c'est bien Robert qui est devant vous, c'est le pauvre mendiant que vous avez si généreusement secouru l'autre soir... c'est qu'il est vrai, j'ai un peu changé de toilette depuis que nous ne vous sommes vus; ma longue barbe est rasée, mes guenilles ont fait place à de bons vêtements, qui, sans être riches, sont propres et honorables; au lieu de mes mauvaises savates, j'ai aux pieds de forts et excellents souliers; mais j'ai mieux que tout cela, car j'ai le contentement de moi-même, et de l'argent dans ma poche, ajouta-t-il en frappant gaiement sur son gousset de manière à produire un tintement de métal.

— Certainement si, je te reconnais, répondit le capitaine, et mon étonnement est produit, non par ton changement de figure, mais par ton changement de position, car enfin on ne devient pas millionnaire en étant chiffon-

nier !... Mais entrons chez moi au lieu de rester ainsi à causer dans la rue, et tu me raconteras comment je te retrouve aujourd'hui si différent de ce que je t'ai laissé il y a quelques jours à peine.

Tous deux entrèrent, et lorsqu'ils furent assis dans le salon, devant un de ces brillants feux de houille, une des richesses de la Flandre, Robert commença ainsi le récit de l'aventure aussi heureuse qu'étrange qui lui était arrivée.

— Comme je veux tout vous avouer, mon capitaine, je commencerai d'abord par vous dire que la jolie petite pièce d'or que vous m'avez donnée, ma fait maître un instant de coupables pensées dans l'âme, et j'ai tout d'abord calculé combien de bouteilles de vin je pourrais boire avec elle, car on contracte facilement l'habitude d'ivrognerie et de paresse quand on s'éloigne de la bonne route ! mais le Ciel a eu pitié de moi sans doute; car aus-itôt l'idée de vos bons conseils m'est revenue. Je me suis rappelé toutes les bontés que vous aviez pour moi quand nous étions au régiment, et j'ai voulu vous contenter en vous obéissant encore comme autrefois.

— Après donc une lutte violente entre vos bons conseils et mes mauvais penchants, c'est vous qui l'avez emporté ! et au lieu d'aller au cabaret, je louai une modeste mansarde, où je dormis comme un roi, tant le grabat me parut délicieux, habitué que j'étais depuis longtemps à m'étendre sur un banc de pierre devant la première maison venue.

— Le lendemain matin j'étais si fier et si content de cette victoire remportée sur moi-même que je n'eus point de cesse avant de m'être procuré la hotte et le crochet dont vous m'avez parlé. Une vieille cloyère d'huîtres que je trouvai lit mon affaire quant à la première de ces choses, et un crochet me coûta deux sous. Ainsi armé, je me mis promptement à la besogne.

— Je n'avais pas travaillé trois heures que ma hotte était pleine; et l'on me donna cinq sous de ce qu'elle contenait. Encouragé par ce succès, je la remplis une seconde fois, puis une troisième, une quatrième; enfin la journée réalisa vos promesses, et je gagnai vingt sous. Vous comprenez si je fus heureux !... et si je me sentis de la résolution pour suivre la route que vous m'aviez tracée avec tant de bienveillance et de vérité. Mon parti était pris, chaque jour je devais recommencer le même travail; et mon premier désir fut d'économiser assez pour me vêtir d'une façon propre et convenable, afin d'aller vous porter mes vœux de reconnaissance; car vous m'aviez sauvé mille fois plus que la vie en me donnant le goût du travail !

— Pendant tout un grand mois je fus fidèle à ma résolution, et quelque argent que j'avais mis de côté me donnait déjà l'espoir de venir promptement vous visiter, quand un matin, en cherchant des chiffons devant la porte de la poste aux chevaux, je trouve un porteleuille. Je

le ramasse... je l'ouvre... et j'y vois dix billets de banque de mille francs... Alors!... oh alors! mon capitaine, un nuage passa devant mes yeux, mes jambes se dérobèrent sous moi... je mis promptement le portefeuille dans ma poche, regardant autour de moi si personne n'avait pu m'apercevoir... J'étais seul!... je pensais à fuir, mais une voix retentit à ma conscience: Voleur!... voleur!... disait-elle. Et cette voix, c'était la vôtre, car elle ajoutait les paroles que vous m'aviez dites la veille: "La paresse et l'ivrognerie conduisent au bagne... à l'échafaud!"

"Dieu me fit la grâce de sortir honnête homme de cette épreuve; mais, dans la crainte d'une tentation nouvelle, je me rendis aussitôt chez le commissaire de police à qui je remis le portefeuille, et me sauvai heureux de m'être débarrassé de cette somme qui me brûlait le cœur et les doigts."

"Le lendemain comme je travaillais, je rencontrai le commissaire; il me reconnut et vint à moi."

—N'est-ce pas vous, me dit-il, qui m'avez rapporté hier un portefeuille trouvé devant la poste?

—Oui, Monsieur, répondis-je.

—Pourquoi donc m'avoir quitté si vite, sans me laisser seulement ni votre nom, ni votre adresse? continuait-il avec honte.

—Vous étiez occupé, fis-je en rougissant, et d'ailleurs j'ai pensé que c'était le nom du propriétaire et non le mien qu'il devait être nécessaire de connaître.

"Le commissaire me regarda avec attention, puis il reprit en souriant:

—Allons, je vois que tu es non-seulement un honnête homme, mais aussi un garçon d'esprit; et les deux choses me plaisent!... Passe dans une heure à mon bureau et tu seras content de moi."

"Fort enchanté de ce compliment, je fus, comme vous pouvez le croire, mon capitaine, très-exact au rendez-vous qui m'avait été donné. Je trouvai dans le cabinet du commissaire un gros monsieur de bonne mine, qui vint à moi aussitôt qu'il m'aperçut, et me dit en me tendant la main:

—C'est donc toi, mon garçon, qui as trouvé mon portefeuille?

—Oui, Monsieur, répondis-je en saluant, n'osant pas prendre la main qui m'était offerte.

—Pourquoi ne l'as-tu pas gardé? me demanda-t-il avec brusquerie; la somme était pourtant assez rondelette pour tenter un pauvre diable comme toi; et il jeta un regard de pitié sur mes misérables haillons.

"Je sentis alors la honte me monter au visage, et, blessé de la question que me faisait l'inconnu, je lui répondis avec énergie:

—Parce qu'il ne m'appartenait pas, Monsieur: j'ai renoncé depuis un mois à être un mendiant, ce n'était pas pour devenir un voleur."

"A cette réponse, le gros monsieur laissa échapper un sourire de satisfaction et il me fit mille questions sur moi, sur ma position, sur ma famille."

"Ma triste histoire ne fut pas longue à raconter, je lui dis toutes mes misères, mes douleurs et mes fautes, et je terminai par mon heureuse rencontre avec vous, mon capitaine, les bons conseils que vous m'avez donné et la façon dont je les ai suivis."

"Tout le temps que je parlai, non-seulement l'inconnu m'écouta sans m'interrompre, mais encore il me regardait avec une grande attention, comme s'il eût voulu entendre non-seulement mes paroles, mais encore mes pensées, et lire ce qui se passait au fond de mon âme."

—Ecoute, mon garçon, me dit-il après que mon triste récit fut terminé, j'ai besoin d'avoir auprès de moi un honnête homme sur lequel je puisse me fier; tu sais bien lire et bien écrire, n'est-ce pas?... Eh bien alors, je te prends à mon service!...

—J'aime mieux être chiffonnier qu'esclave, m'écriai-je vivement!

—Tu es un sot! fit l'inconnu en hausant les épaules. Est-ce que les domestiques sont des esclaves!... D'abord, ce n'est pas cela que je te propose, c'est une place de garçon de caisse; ça te va-t-il mieux, monsieur le grand seigneur?

—Vraiment oui, Monsieur, m'écriai-je tout joyeux!

—C'est en vérité bien heureux!... Mais te sens-tu capable de la remplir?

—Dans mon régiment, je remplissais souvent les fonctions de secrétaire de capitaine, répondis-je, si vous doutez de moi, prenez des informations sur mon compte...

"Et j'allais lui donner votre adresse, quand il m'interrompit brusquement:

—Je ne te ferai pas cette injure, mon garçon, me dit-il, et je me fie à ta parole: tiens, voici cent francs; laisse là ta hotte et ton crochet, M. le commissaire les remettra au premier mendiant qui sera tenté de suivre ton exemple. Achète-toi des habits convenables, va prendre congé du digne officier qui t'a mis, par ses bons conseils, dans la voie du travail et de la probité; puis tu viendras me rejoindre à la poste, demain matin, au point du jour, et nous partirons ensemble pour Paris, où je retourne, quand la perte de mon portefeuille m'a forcé de séjourner ici depuis hier."

"Heureux du changement inattendu qui arrivait dans ma position, j'ai obéi aux ordres de mon protecteur, je me suis fait beau, et, tout heureux de vous montrer le fruit de mon travail et de vos conseils honorables, je suis venu pour vous remercier, vous conter l'aventure heureuse qui me sort de la misère et vous faire mes adieux."

Le jeune officier tendit affectueusement la main à Robert, qui s'écria les yeux remplis de larmes tout en se levant pour partir:

—Jamais! oh non jamais! et, quoi qu'il arrive, je

n'oublierai ce que vous avez fait pour moi, mon capitaine, jamais mon cœur ne perdra la mémoire de vos généreux secours ; car c'est vous, vous seul, qui m'avez sauvé de l'abîme où j'étais au moment de me précipiter. Soyez donc assuré que toujours Robert se conduira avec honneur et probité ; car, s'il lui venait encore une mauvaise pensée, votre souvenir suffirait seul pour l'empêcher d'y succomber. Adieu !... Adieu !... que le bon Dieu vous récompense pour tout le bien que vous m'avez fait !

Et le brave garçon allait s'éloigner, lorsque son protecteur le retint affectueusement par le bras en lui disant :

— Ecoute, mon ami, je t'avais promis de te fournir le moyen d'aller à Paris si ta conduite méritait mon approbation, et si tu devenais laborieux et rangé. Tu as dépassé toutes mes espérances, car tu l'es conduit non seulement comme un honnête homme, mais surtout comme un homme de cœur. Aussi tu as des droits à mon amitié et je te l'accorde avec le plus grand plaisir... Tiens, je veux t'en donner un gage en souvenir de moi, puisque tu dis que je t'ai porté bonheur, et en mémoire de notre rencontre, de laquelle date ton premier pas dans la bonne voie : prends cette montre, chaque fois que tu la consulteras elle te rappellera un ami qui pensera toujours à toi et qui priera le Ciel de continuer à bénir tes bonnes résolutions et de les récompenser par un sort prospère.

Robert écoutait l'officier la bouche béante, les yeux ouverts et dans un trouble impossible à décrire ; il n'osait pas en croire ses oreilles. Comment, une montre !... une montre pour lui !... le souhait de toute sa vie était réalisé !... Car autrefois, pendant les années qu'il passa au service, posséder une montre lui semblait le bonheur suprême, les épaulettes, les croix, les honneurs, paraissent au pauvre enfant trouvé une chimère impossible à réaliser pour lui, un songe fantastique au-delà des bornes de la puissance de Dieu. Aussi jamais sa pensée ne s'y était-elle arrêtée même un seul instant. Mais une montre !... c'était bien beau, c'est vrai ! pourtant il en voyait à de ses camarades, il pouvait donc un jour en posséder une à son tour. Mais quand la maladie et la misère vinrent changer la position de Robert, cet avenir flatteur s'était même envolé de ses rêves... Et aujourd'hui on lui en offrait une... Fallait-il croire à tant de bonheur ?... ou n'était-ce qu'une douce illusion mensongère qu'un seul mouvement allait faire évanouir, pour retomber dans la cruelle réalité... Interdit, haletant il n'osait bouger ; enfin un torrent de larmes s'échappe de ses yeux, et quand il a reçu dans ses heureuses mains le bijou si envié, il le couvre de baisers et serait tombé aux genoux de son ancien chef, si celui-ci ne l'en eût empêché en lui tenant les bras.

Après que leur émotion fut un peu calmée : — Adieu, Robert, adieu, mon ami, dit le capitaine, pars, sois heureux ; mais si le sort te devient prospère, si un jour tu te trouves en position de rendre service à tes sembla-

bles, rappelle-toi toujours que ceux-là qui disent que l'espèce humaine est ingrate et méchante, calomnient et blasphèment. L'homme est plus souvent encore malheureux qu'il n'est coupable ! Si l'adversité le fait tomber, il est de ton devoir de lui tendre la main ; car, aidé par toi, il se relèvera, et bientôt il saura se débarrasser et se purifier de la fange dont sa chute l'avait couvert ! En un mot, ne désespère jamais d'un coupable avant d'avoir tenté de le rendre meilleur. Pense à ta position passée, et tu me témoigneras ainsi ta reconnaissance. Adieu encore une fois, mon ami, que Dieu te conduise et te protège !...

Robert partit enfin pour rejoindre son nouveau patron qui l'attendait à la poste, et, le cœur gonflé d'orgueil et les yeux remplis de joyeuses larmes, il lui montra le doux présent qu'il emportait comme souvenir de son bienfaiteur.

“ C'est un talisman qui te portera bonheur, dit l'excellent M. Lereuille, en frappant sur l'épaule de son protégé, j'augure bien de la destinée qui t'attend à Paris. Allons, l'heure nous pousse, montons en voiture, et fouette, postillon.”

Et, quelques instants après, Robert et M. Lereuille, assis tous deux dans une bonne chaise de poste, roulaient gaiement vers Paris.

(A continuer.)

## UN BEAU JOUR DE LA VIE DE LABLACHE.

Une jeune fille de dix-sept ans était assise devant la croisée d'une chambre mansardée dont le délabrement accusait la pauvreté la plus effrayante. C'était une belle créature à la chevelure de jais, aux grands yeux noirs ; sa physionomie douce et mélancolique inspirait l'intérêt et la pitié. Il faisait froid ; une neige épaisse recouvrait toute la ville de Milan : la jeune fille portait la vue tantôt sur le large linceul qui s'étendait dans la campagne ; tantôt sur sa mère, qui se tenant à côté d'elle, lisait un livre de prières ; tantôt sur son père, qui, assis sur un tabouret et accoudé à une table boiteuse, regardait fixement le mur en face de lui sans paraître s'apercevoir que deux fleuves de larmes sillonnaient ses joues.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Enfin, la jeune fille se leva, alla jeter ses bras autour du cou de son père, et lui dit d'une voix tremblante :

— Oh ! laisse-moi chercher une condition, mon père ! Voilà deux mois que je n'ai plus de travail ; voilà deux mois que nous vendons nos meubles et nos hardes, et nous sommes désormais sans ressource. Il est bientôt nuit, nous avons froid, nous avons faim, et si tu ne consens pas à ce que je viens de te demander, nous mourons tous les trois !

— Non, mon enfant, répondit le vieillard d'une voix presque éteinte ; tu ne descendras pas à un tel abaissement, et nous ne mourons pas de faim. Nous avons encore une planche de salut.

Et il alla décrocher du mur un vieux violon, en ajoutant :

— Il m'a fait gagner ma vie pendant plus de quarante ans, avec lui je la gagnerai de nouveau. Ce soir je rentrerai avec du pain.

— Et que feras-tu ? s'écria sa fille, tandis que sa femme se jetait à genoux.

— Ce que j'ai fait pendant quarante ans : je jouerai du violon.

— Mais pendant quarante ans, Luigi, tu avais un orchestre à diriger ; pendant quarante ans, ta voix donnait des ordres... et maintenant...

— Et maintenant que mes yeux ne peuvent plus lire la musique, je jouerai de mémoire.

— Mais où, au nom de Dieu ? s'écria la femme.

— Du courage, Francisca ! Aimes-tu mieux que notre enfant se soumette à la brutalité de ceux qui croient acheter une esclave pour trente ou quarante livres par mois, ou que je gague honnêtement un morceau de pain ? On vient d'ouvrir la galerie de Cristoforis. Il y a là un café magnifique, qui sera pendant quelque temps le rendez-vous de la bonne société.

— Luigi, tu ne feras pas cela ! s'écria sa femme éperdue.

— Voulez-vous donc que je sois votre bourreau et le mien ? Nous avons faim ! Et quand la faim déchire les entrailles d'un homme, il est lâche s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir pour conserver une existence dont il doit compte à Dieu !

Le vieillard s'achemina à pas lents vers la Corsia dei Servi. Mais il fut bientôt forcé d'accélérer sa marche, car il commençait à sentir le froid lui roidir les membres et arrêter la circulation de son sang. Il puisa de la force dans la sainteté de la mission qu'il allait remplir, et arriva en peu d'instants devant le bazar.

Là, il s'arrêta et adressa à Dieu une courte prière avant d'ouvrir la porte, car il sentait son courage faiblir. Puis il rappela à son imagination sa fille et sa femme mourant de faim et de froid, et tournant le bouton, il entra dans la salle. Il déposa son chapeau sur un tabouret de velours, et commença à accorder son instrument.

Un garçon passa à côté de lui, regarda alternativement le vieillard et son chapeau, et lui dit :

— Eh ! l'ami, croyez-vous qu'on ait mis ici un tabouret de velours pour servir de support aux charlatans ?

Luigi dévora l'affront en silence, mit son chapeau sur le parquet et continua à accorder son violon.

Enfin, il passa l'archet sur les cordes de son vieux compagnon ; son cœur palpitait de joie, et il eut bientôt oublié le lieu où il se trouvait et le but dans lequel il était venu. Il y avait cinq ans qu'il n'avait décroché son instrument, car les accords qu'il en eût tirés n'eussent pu que lui rappeler un malheur. Maintenant il écoutait la voix d'un ancien ami cher à son cœur, et il s'isclait, et il se créait un monde à part au milieu de la foule et du bruit.

Il avait à peine joué quelques notes du serment de Guillaume-Tell avec une précision et une expression admirables, qu'un homme, grand, gros, à la figure ouverte et pleine d'affabilité, repoussa du pied la petite table qui était devant lui et se précipita vers le vieillard.

C'était Lablache qui avait reconnu l'ancien chef d'orchestre.

— Luigi ! s'écria-t-il.

— Monsieur Lablache ! dit le musicien avec confusion, tandis qu'une rougeur subite colorait ses joues.

— Comment ! vous en êtes réduit à cette extrémité ?

— Je ne vois plus clair, et la misère...

— Assez ! assez ! interrompit le célèbre artiste... Pauvre Luigi ! Joue-moi mon roncean de la Sémiramide.

Le vieillard obéit. Après l'introduction, une voix éclatante, magnifique, une voix à ébranler toute autre salle que celle d'un théâtre, une voix connue de tous s'éleva dans le café, et l'effet qu'elle produisit fut magique. Le plus profond silence s'établit comme par enchantement. Ceux qui jouaient au billard s'arrêtèrent ; ceux qui se promenaient dans le bazar se pressèrent devant la porte du divan.

Lorsque l'air fut achevé, Lablache prit son chapeau dans ses mains, fit le tour de la salle et de la galerie en le tendant à tous les assistants, et quand il le vit plein de monde jusqua'au bord, il revint à Luigi, le lui remit en lui disant :

— Allez, nous partagerons une autre fois.

Et il s'esquiva promptement pour se dérober à la reconnaissance du vieillard.

Dès ce moment, la position de Luigi fut entièrement changée. Il maria sa fille à un musicien distingué, et mourut quelque temps après avec la consolation d'avoir assuré le sort de son enfant, de laisser à sa femme une somme assez forte pour qu'elle n'eût plus à redouter la pauvreté.

## VARIÉTÉS.

Un officier d'infanterie donne les curieux détails suivants sur un phénomène physique et physiologique à la fois, dont il a été le témoin et l'objet dans une gorge de Kabylie :

« Envoyé, dit-il, en reconnaissance, de grand matin, dans un défilé sauvage sillonné d'horribles ravins, qui formait un paysage stérile et désolé, je m'assis, après quelques heures d'une marche difficile, sur la pointe d'un roc à pic. Le ciel était par intervalle couvert d'un bronillard épais qui me cachait les crêtes du Djurdjura ; l'air était lourd et pénétré d'électricité ; mes sensations étaient presque douloureuses. Je me levai bientôt pour poursuivre ma marche ; je jetai un dernier regard autour de moi. Le premier objet que j'aperçus ce fut un homme, placé comme moi sur un escarpement, à une distance d'environ 600 mètres, et qui semblait me regarder avec attention. Je marchai, il marcha. Je reconnus l'uniforme d'un officier de mon régiment.

« A mesure que je m'avançai, il s'avançait aussi, répétant tous mes pas, copiant tout mes gestes, toutes mes attitudes. Imaginez-vous ma surprise, mon épouvante, lorsqu'arrivé à quelques pas de distance de lui, je reconnus que cet homme c'était moi-même, un Sosie complet. Cette ressemblance m'effrayait, j'étendis mes bras vers le spectre qui les étendit à son tour vers moi. Frappé de stupeur, mes yeux devinrent hagards, je poussai un cri d'effroi qui me fut renvoyé comme par un écho.

« Enfin, honteux de ma faiblesse, je mis l'épée à la main ; le fantôme tira également son épée ; je m'élan-

gai sur lui, il imita mon mouvement ; mais à peine avais-je fait quelques pas vers lui qu'il disparut.

“J'étais fortement ému. Quand le calme se fut rétabli dans mes sens, je m'expliquai le phénomène de cette apparition par des effets de mirage. Depuis, le même fait s'est renouvelé avec des officiers de ma connaissance.”

Maintenant, on appelle *le Ravin du Mirage* le défilé de Kabylie, où se produisent ces étranges visions.

### Un héros Canadien.

Jean Maynard était connu partout pour un marin honnête et intelligent. Une après midi d'été, il était pilote d'un steamer qui se rendait de Détroit à Buffalo. A cette époque, il était rare que ces steamers eussent à leur bord des chaloupes de sauvetage. Le capitaine voit une épaisse fumée s'élevant du bas du vaisseau. Il crie de suite à Simpson d'aller voir ce que c'est. Simpson revient pâle comme un drap et s'écrie : Le vaisseau est en feu ! au feu ! au feu ! Tous les passagers se mettent à l'œuvre : on jette en vain des seaux d'eau sur le feu qu'alimente une grande quantité de résine et de goudron. — Combien y a-t-il d'ici à Buffalo ? — Sept milles. — Dans combien de temps serons nous rendus ? — Dans trois quarts d'heure, si nous gardons la même vitesse... Le capitaine conseille aux passagers de se rendre à l'avant du vaisseau, tous s'y jettent. Jean Maynard reste au gouvernail, les flammes l'entourent, la fumée le suffoque. Le capitaine lui crie avec son porte-voix : Jean Maynard ! — Oui, oui, monsieur ! — Êtes vous au gouvernail ? — Oui. — De quel côté va le navire ? — Au Sud-Est-Est. — Dirigez le vers le Sud-Est et gagnez le rivage... Quelques instants après le capitaine lui crie de nouveau : Pouvez-vous tenir bon cinq minutes de plus ? — Oui, avec le secours de Dieu ! répond Jean Maynard. Ses cheveux blancs grillent sur son crâne ; une de ses mains est mise hors de service ; le genou sur l'estance, ses dents et sa main valide sur la roue, le vieillard demeure ferme comme un roc. Le navire accoste, tout l'équipage est sauvé, et Jean Maynard tombe sur le pont en flammes. — *J. de St. Hyacinthe.*

### La Charité.

Foyer que rien n'altère, inépuisable source,  
La charité si bonne à tous les fronts pliés  
C'est le miracle encore des pains multipliés.  
Elle marche, elle s'enflamme et s'accroît dans sa course  
Chaque fois que ses mains viennent à s'entrouvrir.  
Elle en laisse tomber les plus divines choses,  
Comme un jeune rosier qui sûr de reflourir,  
Prodigue à tous les vents ses roses.

E. DESCHAMPS.

— Les braves soldats français sont les mêmes partout et toujours : ils mènent à leur suite la civilisation et la bienfaisance. Voici un nouveau fait à l'appui de cette vérité :

A l'attaque de Puebla, comme une compagnie de voltigeurs se repliait sur un faubourg incendié, quelques hommes entrèrent pour s'embusquer dans

une maison que le feu n'avait pas encore détruite, et, d'une chambre remplie de fumée, ils entendirent les cris déchirants d'un petit enfant.

S'élançant vers cette chambre, prendre l'enfant et lui donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir fut l'affaire d'un instant pour ces hommes courageux ; mais quand la pauvre créature eut ouvert les yeux, ses sauveurs furent fort embarrassés d'elle, car la fusillade les appelait plus loin.

— Nous ne pouvons pas pourtant laisser ce miche rôtir ici comme un poulet, dit un caporal en prenant l'initiative de la chose ; eh bien ! je vais l'attacher sur mon sac et l'emporter avec moi. Si je tombe, vous le prendrez et vous en aurez soin.

Ainsi dit, ainsi fait ; et le petit garçon, qui paraissait âgé de quinze à dix-huit mois, fut solidement attaché sur le dos du brave caporal, qui aussitôt s'élança au pas de course reprendre sa place dans les rangs, chargé de son précieux fardeau.

La Providence le protégea ; il rentra sain et sauf au camp le soir, et la première chose qu'il fit fut de donner à manger au bébé, qui n'avait pas reçu non plus la moindre égratignure, et qui, d'abord effrayé, peu à peu s'était habitué au tapage et avait fini par s'endormir du vrai sommeil de l'innocence sur le sac où il était couché.

L'enfant mangea avec appétit, et il était curieux de voir les grosses moustaches du caporal noircies de poudre le baiser avec délicatesse pour ne pas lui faire peur, puis le coucher avec le même soin qu'eût pu prendre une nourrice.

Le lendemain, on fit quelques démarches pour trouver ses parents ; mais les démarches ayant été vaines, avec la permission du colonel, la compagnie a adopté l'enfant et lui servira de mère jusqu'à ce qu'il puisse être remis à sa famille.

— On s'oublie quand on parle de soi. (J. FÈVRE).

— Le plaisir de bien faire est le seul qui ne s'uso pas. (J. FÈVRE).

— La charité du pauvre c'est de ne pas haïr le riche. La charité du riche c'est d'aimer le pauvre ; et à ce compte c'est le pauvre qui reste débiteur du riche. (UN AUTEUR CONTEMPORAIN).

— Regardez les sujets de joie ou de tristesse de cette vie, comme l'ombre ou comme une roue ; l'ombre s'avantouit et la roue ne fait que tourner. (LE B. NIL.).

## AVIS.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour 1 an..... \$1

Les abonnements datent du 1er janvier et sont payables d'avance.

Il faut s'adresser (*franco*, si c'est par lettre), pour tout ce qui concerne la Rédaction, à Achille Belle, écrivain, pour l'abonnement, etc., comme par le passé, à M. Eusèbe Sénécal, imprimeur et éditeur de l'*Echo*, No. 4, rue St. Vincent, Montréal.